

pour une femme; ainsi il faut dire : un **BRUN** très-foncé, une **BRUNE** claire; mais si les deux mots **BRUN** clair servent à qualifier ensemble un substantif quelconque, chacun d'eux doit-il conserver sa nature d'adjectif, et suivre par conséquent la règle d'accord, ou bien devrions-nous les laisser toujours au masculin singulier, en substituant le mot **brun**, comme si l'on disait d'un **brun** clair? Il nous paraît évident que, si l'Académie avait voulu citer l'exemple d'une robe qualifiée par ces deux mots, elle aurait écrit : une robe **BRUN** clair; mais, en parlant d'une femme, elle met **BRUNE** claire, et elle semble indiquer par là qu'on ne pourrait pas dire : une jeune fille **BRUN** clair. Nous croyons qu'en effet cette manière de parler serait choquante, et la raison en est sans doute que notre oreille est trop accoutumée à entendre le mot **brune** accolé au nom d'une femme pour supporter sans répugnance l'emploi du masculin dans ce cas. En résumé, et au milieu de toutes les incertitudes que laissent subsister l'Académie, les règles des grammairiens et les exemples des écrivains, nous pensons qu'on doit toujours laisser au masculin singulier **brun**, ainsi que le mot qui modifie la nuance, quand ces deux mots se rapportent au nom d'une chose, et qu'au contraire la règle d'accord doit être suivie quand il s'agit d'une personne; qu'enfin l'emploi du trait d'union est purement facultatif toutes les fois qu'on ne croit pas devoir suivre la règle d'accord, **brun** étant considéré comme exprimant au masculin une couleur abstraite.

BRUN (Rodolphe), magistrat suisse, mort en 1360. Issu d'une ancienne famille de Zurich, il se mit, en 1336, à la tête d'une insurrection qui éclata dans sa ville natale, renversa le conseil gouvernemental recruté, à peu près héréditairement depuis de longues années, dans certaines familles, se fit proclamer dictateur, et, sur sa proposition, l'assemblée du peuple établit une constitution conférant le pouvoir aux communautés d'artisans. Devenu bourgmestre de Zurich, et confirmé dans cette dignité par l'empereur Louis de Bavière, Rodolphe Brun eut bientôt à lutter contre les magistrats déposés. Les mesures violentes qu'il adopta contre eux et l'excessive sévérité avec laquelle il exerça le pouvoir amenèrent la formation d'un complot ayant pour but de le renverser et de le mettre à mort; mais le complot fut découvert (1350); trente-sept conjurés périrent dans les supplices, puis Brun alla dévaster la ville de Rapperschwil, dont le comte s'était prononcé contre lui. Menacé pour ce dernier fait de la vengeance des ducs d'Autriche, Brun s'allia avec les quatre cantons suisses confédérés, puis avec les cantons de Glaris et de Zug. La guerre venait d'éclater entre les confédérés et Albert, duc d'Autriche, lorsque, au moyen d'une pension et d'une somme d'argent, l'empereur gagna le bourgmestre, qui consentit à faire la paix à des conditions contraires aux engagements pris par lui avec ses alliés. Après la mort de Brun, sa femme et ses enfants furent bannis de Zurich.

BRUN (Franz), graveur au burin, travaillait à Strasbourg dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Il a copié plusieurs estampes d'Albert Dürer, entre autres la suite de la petite *Passion*, le *Petit Cheval*, etc. On a de lui encore : les *Apôtres* (treize pièces); les *Muses* (neuf pièces); les *Mots* (douze pièces); des *Chasses* et autres sujets d'animaux, la *Dame et la Mort*, la *Mélancoïlie*, les *Bouffons* (quatre pièces); des bustes antiques, des *Soldats*, des *Paysans*, etc. — Un autre Franz Brun, qui a gravé au burin les portraits de divers princes de la famille d'Orange, travaillait en Hollande au milieu du xvi^e siècle.

BRUN (Antoine), diplomate, né à Dôle en 1600, mort à La Haye en 1654. Il représenta l'Espagne aux diètes de Worms et de Ratisbonne, fut plénipotentiaire au congrès de Munster (1643), puis nommé ambassadeur en Hollande. Il a laissé des écrits politiques, des traductions, des poésies, etc. Nous citerons, parmi ses ouvrages les plus importants : les *Pieux devoirs du sieur Brun à la glorieuse mémoire de Philippe III* (1621, in-4°); *Bibliotheca Gallo-Suecica* (1642); *Amico-critica monito ad Gallie legatos* (1644); *Pierre de touche des véritables intérêts des Provinces-Unies des Pays-Bas*, etc. (1650), ouvrage qui a eu plusieurs éditions.

BRUN (Marie-Marguerite DE MAISON-FORTE, dame), femme auteur française, née à Coligny en 1713, morte à Besançon en 1794. Elle épousa en 1730 M. Brun, qui fut procureur du roi aux finances de Franche-Comté, et son salon devint le rendez-vous de toutes les personnes distinguées de la province. Elle a publié : *Essai d'un dictionnaire comtois-français* (Besançon, 1753, in-8°); *L'Amour maternel* (1773); *L'Amour des Français pour leur roi* (poème, 1774).

BRUN (Johan-Nordahl), poète norvégien, né en 1745, mort en 1816. Il entra dans les ordres, se signala comme prédicateur par sa rare éloquence, et fut nommé en 1803 évêque de Bergen. Très-versé dans les lettres françaises, il écrivit des tragédies en danois, en prenant Racine et Corneille pour modèles. Il composa en outre de nombreux écrits en vers et en prose, des hymnes patriotiques pleins de verve et d'énergie, un poème biblique intitulé :

Jonathan (1798), et des *Sermons* dont le style, comme celui de ses autres écrits, est harmonieux et pittoresque. Ses tragédies, intitulées : *Zarine* (1772), et *Einer Tanibeskielver* (1772), obtinrent un succès qui ne s'est pas soutenu.

BRUN (Joseph-André), publiciste français, né en Provence, au xviii^e siècle. Il était membre de la congrégation de l'Oratoire lorsqu'il publia le *Triomphe du nouveau monde, réponses académiques formant un nouveau système de confédération fondé sur les besoins actuels des nations chrétiennes protestantes* (1785, 2 vol.). Dans cet ouvrage, rempli des idées qui amenèrent la révolution, André Brun proposait, en matière de religion, la communion sous les deux espèces, l'office divin en langue vulgaire, le mariage des prêtres, etc. Exclu de la congrégation, Brun fit paraître un grand nombre d'écrits dans lesquels il traitait des questions de politique et d'économie politique. Nous citerons entre autres : *Nouveau plan de législation financière, relatif aux circonstances présentes* (1786); *Lettres sur le ministère de Necker* (1788); *Motion d'un campagnard sur la déclaration des droits* (1790); le *Coup foudroyant ou le fsc anéanti, la dette et l'impôt organisés, etc.* (1791); *Coup d'œil sur les lois à former par la Convention nationale* (1795); la *Science et l'organisation sociale démontrée par ses premiers éléments*, etc. (1799, in-8°).

BRUN (Félix-Jacques), sculpteur français, né à Toulon en 1763, mort dans la même ville en 1831. Il entra comme simple ouvrier dans l'atelier de sculpture navale de Toulon, où s'exécutaient les travaux d'ornementation des vaisseaux de l'Etat, et montra de si heureuses dispositions qu'il obtint d'être envoyé à Rome, avec une modeste pension du roi, pour se perfectionner dans son art. Il se livra dans cette ville à de sérieuses études et fit de rapides progrès. Revenu en France, il fut nommé contre-maître, puis maître provisoire, et enfin maître en titre de l'atelier de sculpture navale de Toulon. Il conserva cette position jusqu'à sa mort, et, bien que les formes nouvelles adoptées pour les vaisseaux de l'Etat fussent assez peu favorables au développement de la décoration sculpturale, il trouva l'occasion de montrer la correction de son style et la pureté de son goût dans les bas-reliefs allégoriques, les cariatides, les feuillages, les arabesques dont il orna les navires construits dans le cours de sa maîtrise. Il exécuta aussi un grand nombre de dessins (paysages, marines, vues de monuments, décorations, sujets historiques), très-appreciés des amateurs de la Provence. — Un de ses fils, Félix Brun, élève de Granet, dirigea l'atelier de peinture navale de Toulon depuis 1831 jusqu'en 1842, époque de sa mort. — Un autre fils de Félix Brun, M. Victor Brun, a publié en 1861 une étude intéressante, intitulée : *Notice sur la sculpture navale et chronologie des maîtres sculpteurs et peintres du port de Toulon*.

BRUN (Jean-Baptiste), littérateur français, mort en 1825. Membre de l'ordre des oratoriens avant la Révolution française, il fut professeur du lycée de Liège en 1804, et compte parmi les fondateurs de l'Athénée de Paris. On a de lui : *Leçons de géographie ancienne et moderne* (1787); *Mémoire sur cette question proposée par l'Institut national : L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation* (1801) dans lequel il prétend que l'émulation est un moyen funeste; *Leçons idéologiques pour apprendre à la jeunesse à contracter des habitudes sociales et des habitudes morales* (1822).

BRUN (Sophie-Christiane-Frédérique MÜNSTER, dame), femme de lettres allemande, née à Tonna (Gotha) en 1765, morte à Copenhague en 1835. Fille d'un pasteur protestant, Balthazar Münster, qui s'établit à Copenhague, elle épousa, en 1783, Constantin Brun, administrateur de la compagnie des Indes occidentales et possesseur d'une immense fortune. La jeune femme savait, dès cette époque, le français, l'italien, l'anglais, et avait révélé, dans la composition de quelques essais, de remarquables dispositions poétiques. Elle accompagna son mari à Saint-Petersbourg et à Hambourg, où elle se lia avec Klopstock, revint à Copenhague, fut frappée subitement de surdité en 1799, et, forcée de renoncer aux plaisirs du monde, elle chercha à se distraire par l'étude et par les voyages. En 1791, elle se rendit en Suisse, y connut Bonstetten et Jean Müller; passa de là en France, séjourna quelque temps à Lyon, où elle se lia d'amitié avec Matthison, puis revint en Danemark; mais, dès 1795, elle partit pour l'Italie, où elle se rendit avec la princesse de Dossau et Matthison, et passa l'hiver à Rome, dans l'intimité d'Angelica Kauffmann, de Fernow, de Zoega, etc. De retour à Copenhague, elle reçut chez elle, de 1798 à 1801, son ami Bonstetten, qui avait quitté la Suisse en proie aux guerres civiles. En 1801, ce dernier regagna sa patrie et Frédéric Brun se rendit à Copenhague, où elle passa l'hiver près de Necker et de Mme de Staël. Elle alla de là en Italie, retourna en Danemark, revint en Suisse en 1805, séjourna dans le canton de Vaud, vivant dans la société de Müller, de Bonstetten et de Sismondi; enfin elle partit de nouveau pour l'Italie (1807), dont le climat était nécessaire à la santé de sa fille Ida, qui épousa, en 1816, le comte de Bonstetten. Mme Brun habita tour à tour Nice, Pise, Rome, Castellamare, Sorrente, Naples, et revint enfin, vers 1810, à

Copenhague, qu'elle ne quitta plus. Comme par le passé, sa maison était le rendez-vous de toutes les personnes distinguées qui se trouvaient dans la capitale du Danemark. Elle savait les charmer par sa bonté et l'aménité de son caractère, aussi bien que par ses connaissances étendues et variées. Mme Brun a composé en allemand de nombreux ouvrages, notamment : *Poésies* (1795), éditées par Matthison; *Ecrits en prose* (1799-1801, 4 vol.); *Journal d'un voyage en Suisse* (1800, in-8°); *Episodes de voyages faits dans les années 1801-1805 dans l'Allemagne méridionale, la Suisse occidentale et l'Italie* (1808-1809, 2 vol. in-8°); *Nouvelles poésies* (1812); *Lettres de Rome*, écrites de 1808 à 1810 (Dresde, 1816); *Etudes de mœurs et de paysages faites à Naples et dans ses environs* (1818); *Poésies récentes* (1820); la *Vérité dans les rêveries de l'avenir* (1824, in-8°), où l'on trouve d'excellentes observations sur l'éducation.

BRUN (Conrad), jurisconsulte. V. BRUNUS.

BRUN (Charles Le). V. LEBRUN.

BRUN (Mme VIGÉE Le). V. LEBRUN.

BRUN (Conrad MALTE-), célèbre géographe. V. MALTE-BRUN.

BRUN-LAVAINNE (Elie-Benjamin-Joseph), littérateur, né à Lille en 1791. Archiviste de Lille depuis 1826 et correspondant du ministère de l'instruction publique, il a publié : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836); les *Sept sièges de Lille* (1839); *Mes souvenirs* (1858), ainsi que diverses études locales, dont un certain nombre ont paru sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*.

BRUN-ROLLET (Antoine), voyageur savoisien, né en 1810 à Saint-Jean-de-Maurienne, mort à Khartoum en 1858. Il venait d'achever ses études lorsqu'il fit la connaissance d'un Français établi en Egypte et partit avec lui pour ce pays en 1831. Il remonta le Nil, atteignant, au commencement de 1832, les frontières de l'Abyssinie, et, pris du goût des voyages, il résolut d'explorer ces régions encore si mal connues et d'un accès si dangereux. Dans ce but, il se rendit dans la capitale de la haute Nubie, à Khartoum. De là, sous le nom du marchand *Fakoub*, il établit des relations de commerce avec les peuplades qui habitent les rives du Nil, les Bagghanas, les Barys, les Denkas, les Hassanieh, etc., observa leurs mœurs, étudia le pays, courut les plus grands périls et éprouva des vexations de la part des gouverneurs du Soudan, qui tenaient à conserver le monopole du commerce. Brun-Rollet fit part de ses griefs au vice-roi, qui consentit à proclamer la liberté de commerce et de navigation dans tout le Soudan oriental. L'intrépide voyageur résolut alors d'étendre ses explorations et de chercher les sources du Nil; mais, arrivé au 4^e degré de longitude N., il dut s'arrêter et revenir sur ses pas, après avoir recueilli des renseignements pleins d'intérêt.

En 1855, il partit pour Paris, afin d'y publier un ouvrage sur ses excursions. Peu de temps après, ayant obtenu du gouvernement sarde le titre de vice-consul dans le Soudan oriental, il regagna l'Egypte, recommença son voyage d'exploration, s'avança au sud de Khartoum en prenant un des affluents occidentaux du Nil, et visita la région marécageuse située à l'ouest du Nil Blanc. Il parcourut le lac, de 200 kilom. de long, qui met en communication le Nil Blanc avec le Modj et le Misslad ou Bahr-el-Gazal, qu'il crut être le véritable Nil, découvrit dans ce lac l'embouchure de cette dernière rivière, qui se dirige vers les monts Kombrat, et la remonta sans difficulté pendant 120 kilom. Après avoir adressé de cet endroit, le 1^{er} février 1856, un rapport au chevalier Negri, chef de division au ministère des affaires étrangères à Turin, Brun-Rollet revint à Khartoum, où il rédigea la relation de son voyage. Cette relation, qui complète son premier ouvrage : le *Nil Blanc et le Soudan, études sur l'Afrique centrale, mœurs et coutumes des sauvages* (Paris, 1855, in-8°), a été d'abord publiée dans les *Mittheilungen* du docteur Petermann, puis traduite en français par l'abbé Dinomé, et insérée dans le premier volume des *Nouvelles annales des voyages*, en 1863. Elle renferme des renseignements aussi nouveaux que nombreux sur les populations et le commerce de la région supérieure du Nil, notamment sur une peuplade africaine, les Chillouks, qu'on ne connaissait encore que de nom, et elle rectifie des erreurs assez graves dues aux informations peu exactes qu'on avait obtenues jusqu'alors. La Société de géographie de Paris inscrivit au nombre de ses membres Brun-Rollet, qui mourut à Khartoum deux ans après son intéressante excursion.

Brun de la montagne, titre d'une chanson de geste, qui date des dernières années du xiii^e siècle. Elle ne nous est pas parvenue entière; la première partie seule a été conservée. Elle est curieuse pour la ressemblance qu'elle offre avec certains contes de Perrault. Voici, en quelques mots, l'analyse de ce qui nous reste de *Brun de la montagne* : Brun est le fils d'un valeureux prince, nommé Butor de la montagne, qui envoie son enfant nouveau-né à la fontaine des fées, dans la forêt de Brocéliande. Trois fées viennent bientôt le visiter; la première lui donne la beauté, la seconde la valeur; quant à la troisième, qui n'a pas été invitée directement, elle déclare que l'enfant aimera longtemps sans être aimé.

Brun est élevé par une des fées, qui disparaît quand il a quinze ans; alors il retourne à la forêt de Brocéliande, retrouver ses marraines et ses protectrices; elles lui enseignent une maison enchantée, où il trouvera les moyens de se rendre à la cour du roi Artus, et où il doit rencontrer celle qui va payer son amour du plus cruel dédain. Ici s'arrête le manuscrit. Ce commencement est tout à fait celui de la *Belle au bois dormant*; mais Perrault a un grand avantage sur son prédécesseur; il est plus court; car il n'a pas fallu au poète du xiii^e siècle moins de cinq mille vers pour amener son héros à l'âge de quinze ans, et l'on se demande avec effroi quel chiffre atteignait le poème complet.

BRUNACCI ou **BRUNAZI** (Jean), érudit italien, né à Montefelice en 1711, mort en 1772. Après s'être fait recevoir docteur en théologie, il s'adonna à l'étude des antiquités et de l'histoire, recueillit, dans les archives de Venise et de Padoue, des chartes et des documents pleins d'intérêt, et fut chargé par le cardinal Rezzonico, qui fut plus tard Clément XIII, de composer une histoire de l'Eglise de Padoue, histoire qu'il n'eut pas le temps d'achever. Nous citerons parmi ses écrits : *De Re nummaria Patavinorum* (1744, in-4°); *Supplemento al teatro nummario del Muratori* (1756); *Lezione d'ingresso nell' Accademia di Ricovrati, ove si tratta delle antiche origini della lingua di Padova e d'Italia* (1759), etc.

BRUNACCI (Vincent), mathématicien italien, né à Pise en 1768, mort à Pavie en 1818. Entraîné par une vocation irrésistible vers les sciences mathématiques, il abandonna l'étude du droit, puis celle de la médecine, pour l'analyse transcendante et l'astronomie, et fut nommé successivement professeur surnuméraire de physique à l'université de Pise (1788), professeur de science nautique à l'école de marine de Livourne (1796) et professeur de mathématiques transcendentes à Pavie (1801). Son enseignement et les ouvrages qu'il avait fait paraître lui avaient acquis une juste réputation lorsqu'il fut appelé, en 1803, à faire partie de l'Institut national italien. Devenu inspecteur général des eaux et chemins en 1807, Brunacci fut chargé de la direction des travaux du canal de Pavie. Enfin il fut nommé, en 1811, inspecteur général de l'instruction publique, et il rendit dans ce poste d'éminents services. Brunacci a publié en italien de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Opuscolo analitico sopra l'integrazione delle equazioni* (1792); *Calcolo delle equazioni lineari* (1798); *Analisi derivata* (1802); *Corso di matematica sublime* (1804-1810, 4 vol.); *Memoria sopra le pratiche usate in Italia per la distribuzione delle acque correnti* (Vérone, 1814); *Trattato dell' ariete idraulico* (1810-1815); *Traité sur la nautique* (1819), et un grand nombre de mémoires dans le *Journal de physique et de chimie de Pavie*, etc.

BRUNAIN adj. m. (bru-nain). Qui est brun, de couleur brune. || Vieux mot.

Brunain, la *Vache au prêtre*, fabliau de Jean de Boves, poète français qui vivait au xiii^e siècle. Ce petit conte, sous sa forme naïve, est une spirituelle satire contre l'avidité du clergé, qui avait recours à tous les moyens pour exciter la générosité des fidèles et se faire faire des donations. Un vilain, étant à l'église avec sa femme, entend dire à son curé qu'il fait bon donner à Dieu, parce que celui-ci rend toujours au double ce qu'on lui offre de bon cœur. De retour au logis, le paysan, dont la vache commence à vieillir, songe à en faire don à son curé, et la raison qui le pousse surtout à cette générosité, c'est que sa vache ne donne plus que du petit-lait :

Mieux ne poons employer
No vache, se bel te doit estre,
Que por Dieu le donons au prestre,
Ausi rent-ele petit lait.

Espérant donc que Dieu lui en rendra deux pour une, il mène sa vache au curé, et lui en fait don solennel, en lui mettant la corde en la main, selon l'usage du temps. Inutile de dire si elle est bien reçue : le prêtre félicite le paysan et sa femme de leur action, dit qu'il serait à souhaiter que tous ses paroissiens eussent une foi aussi grande, et confie la vache à son clerc, pour qu'il l'attache avec la sienne propre, qui s'appelle Brunain. Le clerc attache les deux vaches ensemble et s'en va, les laissant dans le jardin du curé. La vache du vilain, qui ne pouvait se plaire en ce lieu, auquel elle n'était pas accoutumée, tire à elle sa compagne, fait tant d'efforts qu'elle l'entraîne, et bientôt les voilà toutes deux installées dans l'étable du vilain. Cris d'étonnement et de joie de celui-ci, qui appelle sa femme pour lui montrer combien promptement Dieu a tenu sa promesse. Ils lui rendent grâce, vont vendre au marché Brunain, la vache du prêtre, et ne gardent que la leur, qui, malgré son petit-lait, suffit à leurs besoins. Quant au curé, il perdit sa vache, et le conteur conclut en ces mots :

Tel cuide avancier qui recule.

De tout temps, les bonnes histoires sur le clergé ont abondé chez nous, et c'est presque toujours l'avidité qui en fait le fond. Deux siècles plus tard, on contait l'aventure du curé qui avait fait un sermon sur la charité commençant par ces mots : « In illo tempore, en ce temps-là, » et dans lequel il regrettait la fraternelle communauté des biens qui existait